

Cases créoles de La Réunion

Patrimoine, Réunion, Éducation, Culture
une collection pour l'histoire des arts à La Réunion

CASES CRÉOLES DE LA RÉUNION

Sommaire

Présentation de la collection	03
--	----

L'intérêt pédagogique de la collection PREC	04
--	----

Préface	05
----------------------	----

L'histoire des cases de La Réunion (Bernard Leveneuer / Fabienne Jonca)	07
--	----

1. Les paillotes, les cases des premiers habitants	09
---	----

2. Maison Adam de Villiers à Saint-Pierre - Une maison à la Française	10
--	----

3. La maison pavillon, la maison des planteurs de café au XVIIIe siècle	11
--	----

4. La maison pavillon, le modèle le plus répandu au XVIIIe siècle	12
--	----

5. La varangue, un héritage de pondichéry	13
--	----

6. La maison Gonneau-Monbrun, un « château » du XVIIIe siècle	14
--	----

7. La maison Motais de Narbonne, des colonnades néoclassiques exceptionnelles	15
--	----

8. La maison Deramond, une des premières façades écran du XIXe siècle	16
--	----

9. Le château Morange, antiquité et siècle de l'industrie	17
--	----

10. Des maisons anoblies : naissance du décor créole au XIXe siècle	18
--	----

11. La maison Carrère, du baro à la cour : l'emplacement	19
---	----

12. Lambrequins ou le manierisme créole	20
--	----

13. Kiosques d'Hell-bourg, un exemple unique d'architecture des jardins	21
--	----

14. La cafrine, des longères pour les engagés	22
--	----

15. Grande Chaloupe, une maison type des employés du chemin de fer	23
---	----

16. La maison Martin, art déco créole	24
--	----

17. La maison Morange, une maison moderne des années 1930	25
--	----

18. Savanna, un exemple de cité ouvrière	26
---	----

19. La maison Fanucci, un air de Bauhaus	27
---	----

20. La case Tomi, un nouvel habitat populaire	28
--	----

21. De l'emplacement au lotissement	29
--	----

22. L'immeuble des remparts sous l'influence de Le Corbusier	30
---	----

23. L'ère des grands ensembles	31
---	----

Cases réunionnaises. Et maintenant ? Et après ? (Nicolas Peyrebonne)	33
---	----

♦ Identifiées par des signes en apparence...	34
--	----

♦ ...mais une réalité plus riche et complexe	35
--	----

♦ Une identité menacée par les pastiches...	36
---	----

♦ ...mais qui survivra grâce aux défis à venir	37
--	----

Métiers du bois et de la restauration des cases créoles (Patrick Hoarau)	39
---	----

♦ Le tailleur de pierre	40
-------------------------------	----

♦ Le charpentier	41
------------------------	----

♦ Le bardeautier	42
------------------------	----

♦ Le ferblantier et le lambrequin.....	43
--	----

♦ Le ferronnier	44
-----------------------	----

Glossaire	45
------------------------	----

Remerciements, crédits	47
-------------------------------------	----

Patrimoine, Réunion, Éducation, Culture

Une collection pour l'histoire des arts à La Réunion

Faire vivre cette collection, telle est l'ambition que le CRDP et la DAC-OI ont décidé de relever et de partager avec tous les acteurs réunionnais du domaine des arts et de leur histoire.

Deux raisons les y invitaient.

Pour traiter la thématique de l'histoire des arts conformément aux instructions officielles d'août 2008, les enseignants des écoles, collèges et lycées ont besoin de contenus et d'outils. Les domaines à traiter embrassent les arts de l'espace, les arts du langage, les arts du quotidien, les arts du son, les arts du spectacle vivant, les arts du visuel... Des aires géographiques et culturelles variées (régionales, nationales, européennes, mondiales) doivent être abordées. « Patrimoine, Réunion, Education, Culture » a vocation à donner aux enseignants de La Réunion des contenus et des références artistiques de qualité sur notre île et sa région en rapport avec ce nouvel enseignement.

Au-delà des enseignants, cette collection est également appelée à devenir, pour tous les publics, une référence mémorielle dans la nécessaire valorisation du patrimoine artistique et culturel réunionnais. Riche, marqué par la diversité et le mélange, ce patrimoine souffre encore d'un manque de visibilité et de lisibilité pour les locaux comme pour les visiteurs. « Patrimoine,

Réunion, Éducation, Culture » s'inscrit dans une démarche visant à proposer des documents harmonisés à tous les amateurs d'art, simples curieux ou lecteurs avertis.

Chaque numéro de cette collection est constitué d'un livret, d'un DVD et d'informations et recommandations à caractère pédagogique sur l'espace « arts et culture » du site internet du CRDP. Une vidéo de présentation, des articles de fond rédigés par des experts, des photographies et, en tant que de besoin, des documents sonores labellisés permettent de situer une œuvre, un thème, un édifice ou un lieu appartenant au patrimoine réunionnais dans leurs contextes géographique, historique, économique, social, culturel et technique.

Le thème du premier numéro de cette collection est emblématique : Cases créoles de La Réunion. D'autres thèmes sont en réflexion pour les numéros à venir : lieux de culte à La Réunion, les lazarets, musique et tradition de La Réunion, expression plastique à La Réunion, les arts et traditions populaires à La Réunion, collection Ambroise Vollard, parcs et jardins de La Réunion ... Cette liste n'attend que d'être enrichie par l'apport des acteurs du domaine des arts, notamment les collectivités territoriales dont le partenariat est essentiel au succès et à la longévité de cette collection.

Bernard JANUEL

Directeur du CRDP de La Réunion

Marc NOUSCHI

Directeur des affaires culturelles (océan Indien)

La collection, une invitation à renouveler les objets d'enseignement

Valoriser le patrimoine, le faire connaître aux élèves dans sa richesse et sa diversité, donner aux professeurs des outils pour l'enseignement, tels sont les objectifs de la collection PREC, lancée par le CRDP de La Réunion. Les fascicules thématiques, publiés progressivement, sont accompagnés d'un DVD et complétés par un site Internet qui offrent une banque de données photographiques, iconographiques et sonores. Ils se proposent d'apporter des éléments de connaissance et d'analyse sur un patrimoine qui reste à décrypter.

Dans la perspective de l'enseignement de l'Histoire des Arts, les six grands domaines artistiques, arts de l'espace, arts du langage, arts du quotidien, arts du son, arts du spectacle vivant seront abordés, avec

la volonté de faire connaître l'île, ses traditions, ses métissages. Une ouverture sur les différents métiers liés à la pratique, à la restauration, à la fabrication ou encore à la conservation, montre que le patrimoine est vivant et permet de faire découvrir des professions souvent ignorées.

La collection est aussi une invitation à renouveler les objets d'enseignement en proposant des voyages visuels et sonores dans une île dont de nombreuses facettes sont encore à explorer. Apportant des informations concrètes sur les structures culturelles et muséales, les lieux, les œuvres, elle doit faciliter l'élaboration d'itinéraires pédagogiques permettant une approche sensible, suscitant curiosité et créativité chez les élèves.

Marie-Ange RIVIÈRE

Inspecteur d'académie
Inspecteur Pédagogique Régional
d'Histoire Géographie
en charge de l'enseignement d'histoire des arts

Jean-Paul BURKIC

Inspecteur de l'Éducation Nationale
en charge de l'enseignement d'histoire des arts

André RETTIG

IEN ET-EG Lettres Histoire
en charge de l'enseignement
d'histoire des arts

« La case créole traditionnelle, une intervention respectueuse de son milieu »

Expression d'une culture régionale à la croisée de nombreuses influences, l'architecture créole est un puissant facteur identitaire, témoin muet mais toujours présent de l'histoire de La Réunion.

La prise de conscience collective de sa valeur patrimoniale est relativement récente : l'inventaire, la protection et la restauration des cases traditionnelles n'ayant vraiment débuté de façon officielle qu'à partir des années 70. Actuellement, plus du tiers des 156 monuments historiques réunionnais sont des exemples d'architecture domestique. De la grande demeure patricienne à la simple maison de campagne, ces cases sont le reflet de savoir-faire ancestraux et de l'art de vivre « lontan ». Les grands courants architecturaux y ont souvent été réinterprétés et adaptés aux modes constructifs locaux : le château Morange n'est pas sans rappeler les travaux de Palladio en Vénétie tandis que les colonnes et l'ordonnancement de la maison Déramond sont autant de références au néoclassicisme. Les décors quant à eux, attestent d'un goût prononcé pour l'ornementation où se développe tout un registre d'influences très variées tant dans l'histoire que la géographie : style victorien mêlé d'Art Déco à la maison Martin-Valliamé, exubérant décor maniériste à la villa Ponama, ou élégante galerie indienne au domaine de Vallée.

À une époque où protection de l'environnement et thématiques éco-constructives sont largement d'actualité, l'architecture traditionnelle démontre avec éloquence que ces préoccupations d'adaptation au milieu existaient bien avant qu'elles ne soient normalisées. En effet, par son rapport au site, sa prise en compte

des contraintes climatiques et son recours à des ressources locales, la case créole traditionnelle constitue une intervention respectueuse de son milieu.

Essentiellement construit en bois, ce patrimoine se montre cependant particulièrement vulnérable aux insectes xylophages et à la violence des cyclones. Il doit aussi faire face à de fortes pressions foncières au travers desquelles s'expriment malheureusement souvent des velléités de démolition.

S'il est nécessaire de transmettre aux générations futures des témoignages du passé, il ne faut pas pour autant que la production architecturale contemporaine se limite à la répétition et à la copie de ces cases, fussent-elles exemplaires. Loin d'être une science figée dans un carcan historiciste, l'architecture est un art en perpétuelle évolution. Elle s'adapte aux besoins de la société et à l'évolution des techniques. Cette marche en avant n'est cependant pas synonyme de négation du passé. L'héritage des siècles écoulés et l'appartenance à une aire géographique définie sont autant d'éléments constituant un corpus de références et de pratiques. L'assimilation de ces données de fond est nécessaire pour que l'architecture créole contemporaine puisse se renouveler sans singer les formes du passé. Loin de n'être que pure érudition, la mise en place de programmes pédagogiques dédiés à la connaissance des arts participe pleinement à cette nécessaire compréhension du passé pour mieux assimiler le présent et donc se projeter sereinement dans le futur.

Vincent CASSAGNAUD

Architecte des bâtiments de France

Utilisation de la photothèque

Les photos disponibles dans le DVD fourni en troisième de couverture sont référencées en bas de chaque page.

Vous pouvez accéder aux photos par 4 entrées :

- *par numéros*
- *par sommaire*
- *par thèmes*
- *par communes*

TOUS DROITS DE L'OEUVRE ENREGISTRÉE SONT RÉSERVÉS. LA LOCATION, LA DUPLICATION, LA COPIE TOTALE OU PARTIELLE DU PROGRAMME SONT INTERDITS. LES DROITS CÉDÉS AVEC CE DVD N'AUTORISENT SA REPRÉSENTATION QUE POUR UN USAGE STRICTEMENT FAMILIAL ET PRIVÉ ET POUR DES REPRÉSENTATIONS À DES FINS EXCLUSIVEMENT PÉDAGOGIQUES ET NON COMMERCIALES.

L'histoire des cases de La Réunion

Bernard Leveneur / Fabienne Jonca

1. LES PAILLOTES, LES CASES DES PREMIERS HABITANTS



Gravure de Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent
Case à la Rivière d'Abord, 1802

Saint-Paul, Saint-Denis et Sainte-Suzanne sont les premiers lieux occupés de La Réunion. C'est ici que s'installent à la fin des années 1660 et dans les années 1670 les premiers colons de l'île et leurs esclaves. Au début du XVIIIe siècle, ces trois endroits deviennent des villages au milieu des premières propriétés rurales de l'île que l'on nomme alors : « terrains d'habitation ». On y pratique un élevage extensif et une agriculture vivrière. Des champs de blé et de maïs côtoient des potagers, des vergers et des rizières. On cultive déjà de la canne à sucre, alors simplement destinée à la fabrication de l'arak.

Lors de leur installation dans l'île à la fin du XVIIe siècle et dans les premières années du XVIIIe siècle, colons et esclaves bâtissent des maisons à l'aide de troncs et de branches couverts de feuilles récupérées dans les savanes ou les forêts qui les entourent. Ce sont les toutes premières cases de l'île : les paillottes.

Elles sont toutes conçues sur un plan rectangulaire. Leurs toitures proches du sol rappellent l'architecture de certaines

maisons de Madagascar d'où arrivent les esclaves. Les matériaux utilisés sont probablement des feuilles de pandanus (vacoa) ou de latanier, très abondants à l'état sauvage sur le littoral réunionnais.

L'utilisation de matériaux d'origine végétale dans l'habitat populaire traditionnel perdure tout au long du XIXe siècle et jusqu'au milieu du XXe siècle dans une île qui reste pendant plus de deux siècles profondément rurale.

Aux feuilles de vacoa et de latanier s'ajoute la paille de canne à sucre ou de vétiver, deux plantes dont la culture se développe au XIXe siècle. Les esclaves, puis les engagés qui constituent la main d'œuvre de l'économie de plantation habitent dans des camps essentiellement constitués de paillotes.

Jusqu'au milieu des années 1960, la paillote est l'une des formes les plus communes de l'habitat populaire réunionnais. Cet habitat des pionniers n'existe pratiquement plus dans l'île. Seuls subsistent quelques rares spécimens dans des îlets isolés de Mafate ou de Cilaos.



Lithographie de Antoine Louis Roussin
Le Boucan Cases de Noirs, 1849

2. MAISON ADAM DE VILLIERS À SAINT-PIERRE, UNE MAISON À LA FRANÇAISE



La maison Adam de Villiers - une maison à la française
Saint-Pierre

bandeau en pierre de taille, seul élément attestant d'un décor architectural, sépare le rez-de-chaussée du premier étage. Les pièces se trouvant sous les combles sont éclairées par des lucarnes à linteaux cintrés et moulurés.

La « maison Adam de Villiers » se distingue des autres maisons de la ville. Elle est en pierre de basalte, roche dure à tailler et à travailler, matériau réservé aux personnes fortunées de la colonie. Toutes les ouvertures disposent de linteaux cintrés, dont la réalisation suppose l'intervention d'un ouvrier qualifié maîtrisant un savoir-faire qui n'est alors pas courant dans l'île. Elle a une toiture à comble brisé ou « toiture mansardée » ; dernier exemple de cette époque subsistant à La Réunion. Au rez-de-chaussée se trouvent les pièces de réception ; à l'étage les chambres. Simple, robuste, harmonieuse, la « maison Adam de Villiers » atteste de l'introduction de modèles d'architecture domestique métropolitains dont elle est une copie conforme. Témoin des transferts culturels qui s'opèrent au début de l'histoire de l'architecture réunionnaise, cet édifice est un jalon historique essentiel.

Deux types de villes sont créées le long du littoral : des villes-rues, comme Saint-Paul, Saint-Louis ou Saint-Benoît et des villes avec un plan en damier comme Saint-Denis ou Saint-Pierre. En 1736, le plan d'urbanisme dessiné par Gabriel Dejean, commandant de ce quartier divise le territoire de la grande ville du Sud en 230 concessions de forme rectangulaire. Au fil des années, deux quartiers se distinguent : des artères résidentielles au-dessus de la rue Royale (actuelle rue Marius-Ary Leblond) et au-dessous, jusqu'à la mer, un quartier commercial et administratif, sans toutefois que les bâtiments soient très resserrés comme dans d'autres villes portuaires.

Sur les terrains qu'ils obtiennent, les premiers citadins construisent des maisons dont la plus ancienne est aujourd'hui la « maison Adam de Villiers », à l'angle nord-ouest de la rue Rodier et de la rue Marius-Ary Leblond. Probablement bâtie entre 1770 et 1780 par Henry Antoine Nairac, garde-magasin du quartier de Saint-Pierre, elle appartient à la famille Adam de Villiers depuis 1938. Elle est conçue suivant un plan rectangulaire. Sa façade principale présente une porte centrale flanquée de deux fenêtres. Ce type de façade sera très souvent repris par la suite dans l'architecture créole traditionnelle. Un



La Maison Adam de Villiers
Fenêtres avec linteau cintré - Saint-Pierre

3. LA MAISON PAVILLON, LA MAISON DES PLANTEURS DE CAFÉ AU XVIII^e SIÈCLE



Musée historique de Villèle - Pavillon d'accueil
Saint-Paul

Au XVIII^e siècle tandis qu'ils développent des plantations de café puis d'épices, les colons bâtissent sur leurs domaines agricoles des maisons en bois. A l'occasion des premiers défrichements des forêts qui foisonnent alors tout autour de l'île, ils coupent à loisir les troncs de bois de natte ou de bois de fer ; transformés en planches, madriers et bardeaux par d'habiles charpentiers.

Dans les années 1730-1750, l'art de charpente se développe dans l'île et fixe les bases de l'architecture créole traditionnelle pour plus de deux siècles, comme le pavillon en bois situé dans le jardin du musée historique de Villèle.

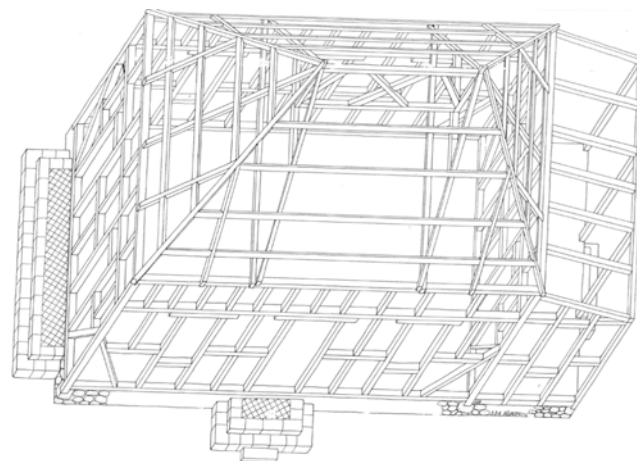
Plusieurs étapes sont à respecter dans le montage d'une maison à pans de bois.

La première consiste à réaliser un soubassement en moellons, vide sanitaire servant à isoler la maison du sol. Les pierres sont grossièrement taillées, sauf celles formant les angles car elles sont destinées à recevoir la charpente. Dans l'espace délimité par ces fondations, des plots en pierre parfois liés à l'aide de

chaux sont disposés à espace régulier en vue de soutenir les solives du plancher.

Les madriers, formant des montants et des traverses sont liés entre eux par des tenons et des mortaises en bois. Les ouvertures des portes et des fenêtres sont ménagées dans la structure en cours de montage. Ces pans de bois sont ensuite recouverts de planches fixées à l'aide de clous en fer forgé. Au XVIII^e siècle les planches formant les murs de façade sont disposées verticalement, ce qui facilite l'évacuation des eaux pluviales. Au XIX^e siècle, on choisit de fixer les planches de façon horizontale, pour faciliter le remplacement des planches abimées à la base des murs.

Ces maisons au plan rectangulaire, dit « plan massé », sont couvertes d'une toiture à quatre pans ou « toiture à la française ». Ce type d'habitat, celui des notables de l'île à la fin de l'Ancien Régime, s'inspire de modèles européens et plus particulièrement des maisons rurales françaises des XVII^e et XVIII^e siècles. Ces gros « cubes » en bois présentent souvent un aspect rustique correspondant à la réalité d'une société profondément rurale, celle d'une île qualifiée de « grenier des Mascareignes » par le gouverneur Mahé de La Bourdonnais.



Musée historique de Villèle - Schéma de construction
Saint-Paul

4. LA MAISON PAVILLON, LE MODÈLE LE PLUS RÉPANDU AU XVIII^e SIÈCLE



Dépendance de la Cure de Saint-Paul
Maison pavillon en moellons - Saint-Paul

jusqu'au début des années 1830. Ce modèle plus élaboré reste dans la tradition rurale de l'architecture créole caractéristique du style Compagnie des Indes, mise en place sous les règnes de Louis XV et Louis XVI. Le luxe se trouve en fait à l'intérieur, les murs à pans de bois étant parfois tendus d'*indiennes*, ces textiles venus du Coromandel sur la côte est de l'Inde. A partir de la fin du XVIII^e siècle, les colons remplacent le textile par des papiers peints. Les tons chatoyants de ces revêtements intérieurs contrastent fortement avec l'aspect rude des extérieurs, les façades n'étant pas encore peintes.

La maison avec façade reposant sur le principe « une porte, deux fenêtres, deux portes » se perpétue au XIX^e siècle, notamment dans plusieurs bourgs ruraux ou villages du sud de l'île. On en voit encore de très beaux exemples dans les villages de La Rivière Saint-Louis, de La Ravine-des-Cabris (,) ou de L'Entre-Deux. Ce modèle est adopté par la petite bourgeoisie des gros bourgs ruraux qui peut ainsi afficher son aisance financière. Cette maison de L'Entre-Deux, bâtie dans les années 1870 est la copie conforme d'un modèle du XVIII^e siècle.



Maison pavillon en bois - Entre-Deux

Une porte et deux fenêtres, deux portes, trois portes, il existe de multiples variantes dans les façades des maisons pavillons qui apparaissent dans l'île au XVIII^e siècle. Toutes ces variantes forment le modèle de base de la maison créole traditionnelle.

Un modèle plus savant a aussi été élaboré à cette période, comme cette dépendance de la cure de Saint-Paul bâtie à l'arrière du presbytère au milieu du XVIII^e siècle. Sa façade présente trois portes, celle du centre étant flanquée de deux fenêtres. On retrouve cette même disposition sous la varangue de la cure de Saint-Denis construite à la même époque.

Plus raffiné, plus riche que les autres façades des maisons pavillons, ce modèle est repris dans les campagnes et parfois en milieu urbain par les planteurs fortunés de la colonie sous l'Ancien Régime. La partie centrale de la « maison Déramond » située rue de Paris à Saint-Denis, par exemple, a gardé cet aspect

5. LA VARANGUE, UN HÉRITAGE DE PONDICHÉRY



L'influence pondichérienne se retrouve dans la présence d'une varangue au rez-de-chaussée, doublée d'une seconde au premier étage à l'origine fermée par des persiennes, comme celles de Pondichéry à la même époque. Autre influence pondichérienne : les quatre colonnes de cette varangue qui ne reposent pas directement sur le sol de la varangue, mais sur un muret bas.

Cette varangue joue alors uniquement un rôle de protection climatique contre les rayons du soleil, la façade étant exposée plein nord. Ce n'est qu'au XIXe siècle, que les varangues deviennent des pièces à vivre à part entière. Elles sont dès lors dotées d'un mobilier spécifique, principalement constitué de fauteuils de repos au dossier canné fortement incliné : le fauteuil créole.

Synthèse d'éléments venus d'Europe et d'Inde, via le comptoir français de Pondichéry, l'architecture de la cure de Saint-Denis constitue l'un des repères clefs pour la compréhension de l'évolution de l'architecture réunionnaise, car c'est là qu'apparaît pour la première fois une varangue.

À partir des années 1640, la Compagnie des Indes confie aux Lazaristes le « devenir spirituel des habitants de Bourbon ». Cet ordre religieux fait construire des églises, premiers monuments publics dans les quartiers et des cures pour loger les prêtres. Dans les années 1740-1760, sept cures sont bâties à Saint-Pierre, Saint-Louis, Saint-Paul, Sainte-Marie, Sainte-Suzanne, Saint-Benoît et enfin Saint-Denis.

Leur architecture mêle parfois influence française et pondichérienne. C'est le cas de la cure de Saint-Denis. Terminée en 1748, c'est la plus vieille maison de la ville et l'une des plus anciennes de l'île.

L'influence française se trouve :

- dans le plan massé (rectangulaire) ;
- la distribution intérieure symétrique avec une grande salle centrale flanquée de deux chambres de part et d'autre ;
- la haute toiture à quatre pans fortement inclinés.

Utilisées en France pour l'évacuation rapide de la neige et pratiques sous les tropiques où elles servent à évacuer rapidement la pluie, ces toitures sont toutefois un danger lors des cyclones, car elles offrent une importante prise au vent.



6. LA MAISON GONNEAU-MONBRUN, UN « CHÂTEAU » DU XVIII^e SIÈCLE



Maison Gonneau-Monbrun
Un château du XVIII^e siècle - Saint-Paul

Il est fréquent d'entendre dire que la grande maison de Chaussée Royale est marquée par l'influence pondichérienne, Gonneau-Monbrun ayant probablement fait appel à des maçons indiens pour bâtir sa luxueuse demeure. Le portail donnant sur la Chaussée Royale et les quatre colonnes des varangues relèvent de l'architecture franco-pondichérienne des années 1770-1780.

Mais d'autres éléments attestent d'une influence européenne. Notamment le plan massé rectangulaire de la maison qui privilégie la symétrie et la distribution intérieure organisée autour d'une grande pièce centrale. Ce plan est proche des édifices néo-palladiens construits en Angleterre ou en France à partir des années 1750-1760.

En 1788, cette maison sert de modèle au gendre de Gonneau-Monbrun, Henry Paulin Panon-Desbassayns, qui s'en inspire pour bâtir sa propre demeure, l'actuel Musée Historique de Villèle.

Contrairement à Saint-Denis et Saint-Pierre, Saint-Paul ne dispose pas de plan en damier. La ville suit la courbe de la baie, entre la plage et l'étang, le long duquel se déroule la Chaussée Royale. C'est de part et d'autre de cette importante voie de communication que s'élèvent les plus belles demeures au XVIII^e siècle.

Parmi elles, la maison de Julien Gonneau-Monbrun terminée à la fin des années 1770. Considéré comme un des plus riches planteurs de la colonie, Gonneau-Monbrun a fait fortune en plantant du café et du coton.

C'est le père de Ombeline Panon-Desbassayns, plus connue sous le nom de « Madame Desbassayns ».

Côté Chaussée Royale, un portail en maçonnerie avec deux volutes imposantes marque l'entrée officielle. La maison se situe au bout d'un jardin d'apparat, aujourd'hui disparu. Elle s'élève sur une terrasse, afin d'éviter les inondations lors de la montée des eaux de l'étang. La demeure masque à l'arrière des dépendances en maçonnerie construites selon un plan en U.

Les façades est et ouest, avec leurs varangues superposées soutenues par de lourdes colonnes trapues, sont dans les années 1770 d'un luxe sans précédent dans l'île. Il en est de même pour le décor de moulures qui couronnent l'édifice.



Musée historique de Villèle
Maison néoclassique en pierre - Saint-Paul

7. LA MAISON MOTAIS DE NARBONNE, DES COLONNADES NÉOCLASSIQUES EXCEPTIONNELLES



Maison Motais de Narbonne
Maison néoclassique en pierre - Saint-Pierre

À la fin du XVIII^e siècle, le néoclassicisme s'impose dans l'architecture européenne, en réaction aux excès du style « rocaille ». Ce retour à l'Antique s'épanouit également aux Etats-Unis et dans les mondes coloniaux : Antilles, Afrique du Sud, comptoirs indiens, comptoirs européens d'Indonésie, etc. Venu des royaumes d'Angleterre et de France, c'est un véritable style international qui se met en place.

La Réunion n'échappe pas à ce goût nouveau. Lieux de rencontres et d'échanges, milieux où se propagent les idées à la mode, c'est dans les villes qu'apparaissent les premières maisons néoclassiques de l'île, comme l'illustre la « maison Motais de Narbonne », rue Marius-Ary Leblond à Saint-Pierre.

Construite par Laurent Philippe Robin, un notable du Sud ayant fait fortune dans le sucre, elle date des années 1820-1830. Elle appartient ensuite à la famille Chabrier qui possède l'immense domaine sucrier du Gol. Elle porte aujourd'hui encore le nom de Motais de Narbonne, dernière famille à avoir posséder cette maison avant sa transformation en sous-préfecture en 1980.

Bâtie comme le veut la tradition au centre de la parcelle, la maison est posée sur une terrasse. Sa façade principale est orientée au sud, bénéficiant ainsi d'une ombre bénéfique toute l'année. Le rez-de-chaussée est en maçonnerie et l'étage en bois. La façade la plus raffinée, donnant sur l'ancienne rue Royale (actuelle rue Marius-Ary Leblond), présente une double varangue à colonnades superposées, inspirée des portiques de l'antiquité gréco-romaine. Les colonnes d'ordre toscan, en briques enduites au rez-de-chaussée et en bois au premier étage, supportent deux entablements présentant des denticules.

D'une grande sobriété, le dessin du garde-corps en fer forgé du premier étage, rappelle celui des garde-corps Louis XVI, comme ceux présents sur les façades du Petit Trianon à Versailles, l'un des premiers monuments néoclassiques en France. Les façades latérales, plus simples, sont soufflées de bardeaux et ont fait l'objet de transformations importantes au début des années 1980, période durant laquelle les dépendances situées à l'arrière ont été détruites. La double varangue reste à ce jour l'un des chefs-d'œuvre néoclassiques de l'architecture réunionnaise.



Maison Motais de Narbonne
Chapiteau et entablement - Saint-Pierre

8. LA MAISON DÉRAMOND, UNE DES PREMIÈRES FAÇADES-ÉCRAN DU XIX^e SIÈCLE



Maison Déramond Barre
Maison néoclassique en bois - Saint-Denis

Parmi les maisons de La Réunion qui permettent de suivre l'évolution des formes architecturales, celle ayant appartenu à la famille Déramond tient une place essentielle.

À la fin du XVIII^e siècle, il existe au milieu de la parcelle un grand pavillon précédé de deux autres pavillons à étage, totalement indépendants du corps de logis principal, le tout en bois couvert de bardeaux. Des dépendances sont implantées contre les murs de clôture, au nord et à l'est. Entre 1830 et 1832, Gaspard Victor de Heaulme-Loricourt, aïeul maternel du poète Léon Dièrx, s'y installe et transforme complètement la maison. Il crée un étage au-dessus du pavillon central et une varangue au rez-de-chaussée surmontée d'une enfilade qui relie les deux pavillons au reste de la maison.

Au cours de la même période, une grande dépendance en pierre voit le jour à l'arrière de la maison. Sa toiture terrasse sera remplacée au milieu du XIX^e siècle par une toiture en appentis, couverte de tuiles creuses, ce qui limite les risques de propagation des incendies à partir des cuisines.

En 1832, cette façade beaucoup plus large que le corps de logis principal qu'elle masque constitue une grande nouveauté.

Formant un bâtiment à part entière, elle dispose de sa propre toiture masquée par un bandeau d'attique en bois. C'est rue de Paris que se trouvent les éléments relevant de l'influence néoclassique : colonnes toscanes en bois prolongées par des pilastres à l'étage, pilastres d'angles, moulures aux profils divers subtilement décalées les unes par rapport aux autres.

La « maison Déramond » marque la naissance d'un des grands principes architecturaux des maisons créoles traditionnelles, poussé ici à l'extrême : la façade-écran ; sorte de « décor de théâtre » décliné des demeures bourgeoises aux plus modestes maisons rurales de La Réunion.

Restaurée de 1989 à 1993, la « maison Déramond » témoigne de l'évolution des maisons urbaines dionysiennes dans la première moitié du XIX^e siècle. Son mode d'agrandissement à partir d'un noyau initial a servi de modèle pour de nombreuses autres grandes demeures réunionnaises.



Maison Déramond Barre
Façade latérale soufflée de bardeaux - Saint-Denis

9. LE CHÂTEAU MORANGE, ANTIQUITÉ ET SIÈCLE DE L'INDUSTRIE



**Château Morange - Maison néoclassique en pierre
Saint-Denis**

Le Boulevard Doret est l'un des deux grands boulevards, avec celui de la Providence, tracés par la municipalité de Saint-Denis dans les années 1850-1860. Ces deux axes de communication forment une grande promenade, comme celles créées à Paris par le baron Haussmann à la même époque. Plusieurs Dionysiens construisent le long de ces boulevards des villas raffinées entourées de vastes jardins et vergers.

Bâti entre 1853 et 1861 par Jean-Baptiste Prosper Morange, riche industriel ayant fait fortune dans les travaux publics et l'industrie sucrière, le « château Morange » est un éloquent témoignage de cette mode des demeures suburbaines. Il est aussi un exemple tardif d'architecture néoclassique à La Réunion, courant esthétique qui perdure durant tout le XIXe siècle. Originaire du vignoble bordelais, Jean-Baptiste Prosper Morange a sans doute puisé son inspiration dans les châteaux néoclassiques de sa campagne natale.

Autrefois située dans l'axe d'une longue allée bordée de palmiers colonnes, la maison est construite sur un haut soubassement. Cet ensemble impressionnant se compose de quatre corps de logis. Reliés entre eux, ils sont disposés autour d'une cour intérieure. Trois portiques, dont le dessin est

identique à celui du Musée Léon-Dierx et du Château Lauratet précèdent les façades ouest, nord et sud, rendant l'édifice plus majestueux. La toiture à pans très plats, dite « à l'italienne » est masquée par un attique à balustrade, couronné à l'origine de vases Médicis en fonte.

La grande originalité du « château Morange » réside dans son plan avec cour centrale à ciel ouvert. Elle est bordée de fines colonnettes en fonte de fer, matériau qui rencontre au XIXe siècle un grand succès en Europe comme à La Réunion. Utilisée pour la construction de bâtiments divers, la fonte de fer sert également à la réalisation de mobilier urbain, fontaines, réverbères, grilles, etc. Au centre de la cour se trouvent encore les vestiges d'une fontaine autrefois décorée d'un ange. Cette fontaine, la double frise de lambrequins en fonte de fer estampée et les colonnettes ont été commandées sur catalogue aux ateliers de fonderies d'art du Val d'Osnes, l'un des plus importants en France dans ce domaine.

Si l'architecture générale du « château Morange » reste dans la tradition néoclassique, les éléments en fonte d'art attestent de la diffusion du fer, matériau de plus en plus utilisé au XIXe siècle, qualifié aussi de Siècle de l'Industrie.



**Château Morange - Cour intérieure
Saint-Denis**

10. DES MAISONS ANOBLIES, NAISSANCE DU DÉCOR CRÉOLE AU XIX^e SIÈCLE



Artothèque - Pilastres
Saint-Denis

éléments deviennent progressivement le vocabulaire familier de l'architecture réunionnaise.

Ainsi, à défaut de colonnes, dont la réalisation demande une plus grande maîtrise technique, les varangues se dotent de piliers dont les chapiteaux sont composés de simples moulurations. Aux angles des façades, on retrouve parfois des pilastres, dont les planches peuvent être ornées de cannelures.

Réalisé dans des planches profilées à l'aide d'outils de charpentier et combinées entre elles afin de créer des motifs complexes, le décor de moulures sur les façades des maisons créoles relève de l'héritage néoclassique. Les modèles savants sont venus des grands programmes de constructions publiques de l'île de la première moitié du XIX^e siècle (églises, casernes...). Ils sont tout d'abord repris sur les grandes demeures urbaines ou rurales, puis progressivement, par simplification et adaptation, sur des maisons plus modestes.

Le principal apport du décor néoclassique aux maisons créoles est le losange. Il apparaît à Saint-Pierre pour la première fois sur une maison des années 1810, connue aujourd'hui sous le nom de « maison de Canonville ». Présent dans la décoration intérieure et dans les arts décoratifs (tissus, papiers peints, mobilier) à la fin de l'Ancien Régime et au début du XIX^e siècle, le losange rencontre à La Réunion un franc succès et devient un élément récurrent de décor des façades. Ce motif, très souvent réalisé à l'aide de quatre baguettes de bois, permet de créer à peu de frais un décor architectural de grande qualité. Il est devenu l'un des motifs fétiches des artisans du bois à La Réunion.



Maison de Canonville - Losange
Saint-Pierre

Au XVIII^e siècle, les maisons réunionnaises sont rarement décorées à l'extérieur. Durant les premières années du XIX^e siècle, les façades principales s'enrichissent d'un décor de moulures inspiré du style néoclassique. Le décor traditionnel des maisons créoles est né.

On le retrouve principalement sur les façades des maisons où se concentre l'essentiel du décor architectural, contribuant à leur donner une certaine noblesse. Colonnes, piliers, pilastres, moulurations aux profils variés, losanges, baguettes formant des motifs divers, attiques, tous ces

11. LA MAISON CARRÈRE, DU BARO À LA COUR : L'EMPLACEMENT



Aujourd'hui protégé au titre des monuments historiques, la maison Carrère présente encore partiellement cette organisation spatiale traditionnelle. Située au centre de l'emplacement, elle était à l'origine une simple maison en bois en rez-de-chaussée, surmontée d'une toiture à quatre pans percée de lucarnes. Après son rachat par Raphaël Carrère en 1905, elle fait l'objet de transformations considérables. Entre 1905 et 1908, il la surélève d'un étage lui donnant sa configuration actuelle.

En raison de son orientation plein est, la varangue qui court tout le long de la façade principale n'est pas ouverte pour éviter les désagréments dus aux alizés. Des différences notables, issues de la surélévation existent entre le rez-de-chaussée, lourd et massif sans décor architectural, et le premier étage, à l'élégance classique avec ses fenêtres séparées par des pilastres, formant cinq travées.

Une frise de lambrequins en métal borde les auvents, introduisant une note de fantaisie. Couramment utilisées au début du XXe siècle dans l'architecture privée réunionnaise, les couleurs, gris pour les murs et blanc pour le décor architectural (pilastres, consoles, moulures...) créent une délicate polychromie.

Dans les villes réunionnaises au XIXe siècle, le terrain d'emplacement ou l'emplacement désigne une propriété urbaine. Le baro, avec ses deux piliers et son portail indique une séparation entre l'espace public de la rue et l'espace privé de l'emplacement.

Visible de la rue, la maison est généralement au centre de la parcelle, entre jardin et cour.

Une fois franchit le baro, le visiteur accède au jardin d'agrément. Inspirée des jardins « à la française », sa composition est souvent symétrique de part et d'autre d'un axe central. Au XIXe siècle, dans les parterres, le rosier est la fleur d'agrément par excellence. Le manguier est l'un des arbres fruitiers les plus répandus car son feuillage permanent procure une ombre bénéfique.

La cour se situe à l'arrière de la maison. Espace le plus intime de l'emplacement, elle est réservée à la famille. On y trouve la cuisine, la réserve à bois, la réserve pour la nourriture, le logement des domestiques, la salle de bains, les lieux d'aisance... généralement construits en pierre contre les murs de clôture. On peut également y trouver une basse-cour.



12. LAMBREQUINS OU LE MANIÉRISME CRÉOLE



**Maison Foucque - Maison néoclassique en bois
Saint-Denis**

Si le décor néoclassique ennoblit les maisons créoles au XIX^e siècle, l'apparition sur les façades à partir des années 1860 des décors découpés, en bois ou métal, constitue l'ultime étape dans l'embellissement des demeures traditionnelles.

En adoptant ces notes de fantaisies architecturales, l'architecture réunionnaise suit une fois de plus les nouveautés apparues en Europe au milieu du XIX^e siècle où l'architecture devient éclectique. Les décors en bois découpés sont à la mode dans les villes de villégiature, les nouveaux lotissements urbains, l'architecture des pavillons des expositions universelles.

C'est à Saint-Denis, à la Maison Foucque, que se trouve un des premiers témoignages des décors en bois découpés. En 1869, l'un de ses propriétaires, Anatole Barau rénove et met au goût du jour cette maison. La varangue est alors dotée d'un garde-corps en bois découpé présentant des rinceaux stylisés. Au-dessous de l'entablement, une frise contient au centre les initiales de l'ancien propriétaire. Enfin, des impostes aux lignes courbes rythment l'encadrement des fenêtres du premier étage.

La façade de la Villa de la Région dispose elle aussi d'un très beau décor en bois découpé. Bâtie par la famille Lebeau, cette

maison date de la fin des années 1840 ou du début des années 1850. Après son rachat par Alexis Champierre de Villeneuve, maire de Saint-Benoît et propriétaire des domaines du Rocher-Fleuri et du Bourbier, une modification importante est apportée au mur d'enceinte sur la rue de Paris. Une grille en fer forgé, posée sur un soubassement en maçonnerie, remplace l'ancien haut mur d'enceinte. C'est seulement depuis les années 1920 qu'il est possible d'admirer l'ensemble de la façade principale.

Villeneuve est également à l'origine du portique central qui précède la varangue ; les colonnes du rez-de-chaussée supportant au premier étage un balcon entouré d'un garde-corps en planches ajourées de motifs Art Déco, surmonté d'un fronton orné d'une double frise de lambrequins.

D'apparition tardive dans l'histoire de l'architecture réunionnaise, les lambrequins, impostes et autres garde-corps aux motifs floraux stylisés ou géométriques, résument aujourd'hui dans l'imaginaire collectif cette même architecture, symbole identitaire d'un certain art de vivre.



**Villa du Général - Maison néoclassique en bois
Saint-Denis**

13. KIOSQUES D'HELL-BOURG, UN EXEMPLE UNIQUE D'ARCHITECTURE DES JARDINS



Maison Folio - Kiosque
Salazie

Sous l'effet combiné de la mode du thermalisme et de la villégiature de montagne, mais aussi en raison de l'apparition du paludisme à La Réunion, les Hauts de l'île deviennent pour la bourgeoisie créole à partir du milieu du XIXe siècle, un lieu de « changement d'air » durant la saison chaude.

Hell-Bourg connaît une période d'essor importante dans les années 1850-1860, suite à la création d'un hôpital de convalescence pour les militaires séjournant dans l'île et à l'installation du gouverneur Henri Hubert-Delisle qui vient y prendre les eaux. Son exemple inspirant de nombreux notables de la colonie, Hell-Bourg devient une station thermale à la mode.

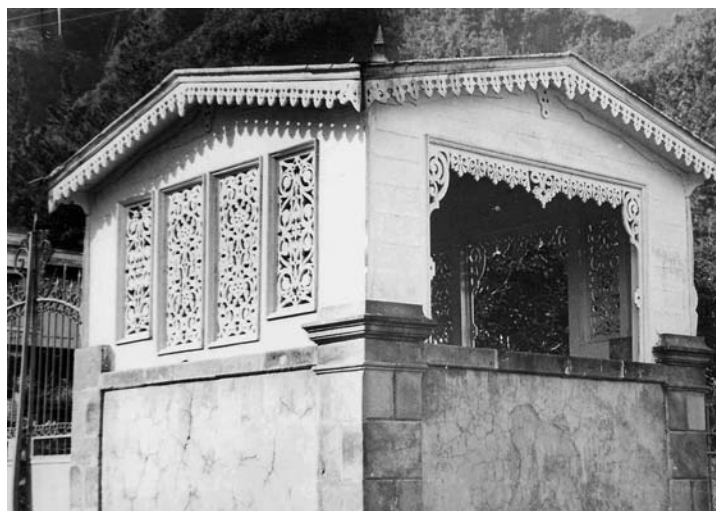
Si certains logent dans l'un des deux hôtels du village, d'autres sollicitent des concessions auprès de l'agence municipale de Salazie afin de construire leur résidence secondaire.

Le 24 décembre 1872, Victor Vermeil obtient deux terrains contigus situés à l'arrière de l'église paroissiale d'Hell-Bourg. La parcelle ainsi formée est peu profonde et s'étale le long de la rue qui mène au cimetière.

Pour optimiser cet emplacement très étroit et tout en longueur, Vermeil fait bâtir une maison en bois et à l'arrière trois dépendances en pierres. Perpendiculaires à la voie et pratiquement invisibles de la rue, ces quatre bâtiments sont masqués par un jardin planté de camélias.

En face du portail d'entrée, un kiosque en bois couvert de bardeaux décore le jardin. Il forme une petite pièce abritée d'où l'on bénéficie d'une vue imprenable sur le Piton des Neiges. De plan hexagonal, il possède des élévations au dessin élégant et raffiné. Probablement construit en même temps que la maison, c'est le plus ancien des trois kiosques couverts et décorés d'éléments en bois découpés qui ornent les jardins d'Hell-Bourg.

Situées aux deux extrémités de la rue principale, l'actuelle rue du Général de Gaulle, les terrasses couvertes des maisons Lucilly et Barau s'offrent aux regards des passants. Bâties sur le même plan dans les années 1880, elles sont exceptionnelles, car surmontées de toitures et fermées de panneaux de bois ajourés. Ces architectures uniques dans l'île sont des copies de terrasses couvertes que l'on trouve à la même époque dans les lieux de villégiature métropolitains comme Arcachon.



Villa Lucilly - Guetali
Salazie

14. LA CAFRINE, DES LONGÈRES POUR LES ENGAGÉS



**La Cafrine - Vue d'ensemble
Grand Bois - Saint-Pierre**

La main-d'œuvre servile puis engagée vit dans des camps, à proximité des principales sucreries de la colonie. Ils regroupent une population parfois importante, formant de grands villages où se mêlent paillottes, maisons en bois et de longs bâtiments rectangulaires servant de logements : les « longères ».

Beaucoup d'anciens camps sont à l'origine de bourgs ou de quartiers de La Réunion que nous connaissons aujourd'hui. À titre d'exemple, on peut citer le village de Villèle à Saint-Paul, celui de Bagatelle à Sainte-Suzanne, de Ravine Glissante à Sainte-Rose ou encore de Pierrefonds à Saint-Pierre.

À partir des années 1860-1870, des « longères » désignées aussi sous le nom de « calbanons », apparaissent sur les grandes propriétés sucrières de l'île comme ici à La Cafrine à Saint-Pierre. Deux très beaux exemples existent encore à Sainte-Suzanne sur les domaines du Grand Hazier et de Bel Air. Tous ces « calbanons » sont contemporains de l'arrivée dans l'île d'une main d'œuvre bon marché principalement venue de l'Inde dans les années 1870-1880 : les engagés.

La plupart des « longères » ont été bâties en maçonnerie. Ces longues constructions étaient autrefois organisées en bandes,

disposées sur une parcelle les unes derrière les autres. Chaque famille d'engagés disposait d'une pièce unique dans laquelle tout le monde vivait ensemble. Les portes que nous voyons sur les photographies sont celles de ces logements particulièrement exigus où régnait la plus grande promiscuité.

Ce mode de construction adopté par les propriétaires des domaines sucriers permettait de rationaliser les coûts de fabrication : un seul bâtiment étant plus économique que plusieurs petites maisons comme c'était la règle alors dans les camps. Ce type de logement en bande évoque ceux bâtis dans les régions minières d'Europe.

Souvent, comme c'est le cas à La Cafrine, c'est à proximité de ces logements que les Tamouls bâtissent les premiers temples de La Réunion. Il s'agit souvent de bâtiments en bois parfois en pierre. L'un des temples les plus authentiques témoignant des débuts de l'implantation de l'hindouisme à La Réunion a été construit non loin de là, à Saint-Louis, à l'arrière de la sucrerie du Gol.



**La Cafrine - Portes alignées
Saint-Pierre**

15. GRANDE CHALOUPPE, UNE MAISON TYPE DES EMPLOYÉS DU CHEMIN DE FER



**Gare de la Grande Chaloupe - La gare ferroviaire
Saint-Denis**

Conçus entre 1878 et 1882 comme outils de développement économique pour sortir la colonie de la crise, le port de commerce et le chemin de fer qui le relie aux principales régions productrices de sucre de l'île sont également à l'origine d'un ensemble de constructions remarquables dont il subsiste encore de nombreux exemples.

Gares, postes de surveillance de la voie ferrée entre Saint-Benoît et Saint-Pierre, bâtiments administratifs et ateliers pour la gestion du matériel ferroviaire, logements de fonction pour le personnel, tout est dessiné par les ingénieurs qui reproduisent le long du trajet les mêmes bâtiments avec quelques variantes.

C'est au Port, ville nouvelle dont les origines sont intimement liées à celle du chemin de fer et du port en eaux profondes, que se trouve la plus forte concentration de bâtiments à l'architecture stéréotypée.

Cependant, c'est à la gare de la Grande-Chaloupe, nœud ferroviaire stratégique au milieu du tunnel qui passe sous le massif de La Montagne, que se trouve le logement de fonction

le mieux conservé d'un employé de l'ancien chemin de fer de La Réunion.

Ce modeste bâtiment est bâti selon un plan type. Un second édifice qui est sa copie conforme existe à L'Etang-Salé-les-Bains ; il abrite aujourd'hui l'office de tourisme de la ville. Lors de sa construction, la halte de la Grande-Chaloupe possède seulement deux salles : la plus petite sert de salle d'attente et de bureau ; la seconde, plus grande, forme le logement de fonction de l'employé du chemin de fer.

Dans le prolongement de son logement, ce dernier a à sa disposition un petit jardin où se trouvent une cuisine et des latrines. Ces trois bâtiments sont en maçonnerie, avec un appareil rustique laissant apparent les moellons de basalte.

Après la départementalisation, la disparition du chemin de fer est programmée. La branche sud est fermée en 1956, celle du nord s'arrête en 1963. Alors maintenu, le tronçon reliant Saint-Denis à La Possession sera définitivement condamné en 1976 après la mise en 2X2 voies de la route du littoral.



**Gare de la Grande Chaloupe - Cour du logement
de l'employé du chemin de fer - Saint-Denis**

16. LA MAISON MARTIN, ART DÉCO CRÉOLE



**Maison Martin-Valliamé - Maison néoclassique en bois
Saint-André**

Après la Première Guerre mondiale, La Réunion connaît une nouvelle période de prospérité durant les années 1920-1930. De somptueuses demeures créoles apparaissent, notamment dans la commune de Saint-André. La « maison Martin », aujourd'hui appelée « maison Valliamé », est l'une d'entre elles.

La famille Martin s'installe au Champ-Borne en 1862. Eugène Martin est le premier occupant de ce site qui est à l'origine au centre d'une propriété rurale de plus de 15 hectares plantée en canne à sucre. En 1918, son fils, Léopold Martin en hérite. Médecin à Saint-André depuis 1896, il appartient à la bourgeoisie de la côte est. En 1912, il devient le maire de cette commune, poste qu'il occupe jusqu'à son décès, le 28 juin 1942. En 1956 Francis Valliamé, descendant d'engagés indiens, ayant fait fortune au début du XXe siècle achète la maison qui appartient aujourd'hui à la commune de Saint-André.

C'est Léopold Martin, qui au milieu des années 1920, agrandit et embellit la maison, modifiant son plan et ses élévations, lui donnant sa configuration actuelle. La maison initiale du milieu du XIXe siècle était entourée de varangues en appentis sur les côtés, d'un corps de logis s'élevant sur trois étages sur la façade principale et de pièces en appentis, dont une salle à manger à l'arrière de la demeure. Cette dernière pièce possède un remarquable décor de lambris et un plafond rayonnant unique à La Réunion.

Au rez-de-chaussée comme à l'étage, les agrandissements respectent une grande symétrie. Ce souci de distribution intérieure de part et d'autre d'un axe central est caractéristique de l'architecture créole, souvenir de modèles importés de France au XVIIIe siècle.

La façade sur trois niveaux avec son bow-window s'inspire quant à elle de l'Art Déco, style alors à la mode en Europe. Cette version créolisée réalisée par les artisans de Saint-André est un exemple unique dans l'île.

La complexité des toitures, le grand raffinement des moulurations, les courbes du soubassement de la façade principale qui se prolongent dans le bow-window (oriel en français) couronné d'une sorte de belvédère... tout dans cette belle demeure n'est que raffinement et élégance. C'est sans nul doute un chef-d'œuvre d'architecture créole.



**Maison Martin-Valliamé - Bow-window
Saint-André**

17. LA MAISON MORANGE, UNE MAISON MODERNE DES ANNÉES 1930



**Maison Morange - Maison moderne des années 30
Salazie**

Après une période de déclin à la fin du XIXe siècle, Hell-Bourg connaît un certain renouveau dans les années 1925-1930. C'est durant cette période qu'Henri Morange, maire de Bras-Panon et directeur de la sucrerie de Bois Rouge, décide de faire construire sa maison de villégiature au centre du village.

Il fait l'acquisition d'un terrain au sommet d'une colline disposant d'un magnifique panorama sur les montagnes environnantes, notamment sur le Piton d'Enchaing et le Piton des Neiges. Pour y accéder, il creuse un escalier monumental en épingle. D'inspiration Art Déco, il vaut à lui seul le détour.

À la différence des maisons créoles privilégiant une grande symétrie, Henri Morange opte pour un « plan en L » d'une grande originalité. C'est certainement l'une des demeures les plus intéressantes du village d'Hell-Bourg qui ne comporte pas que des chefs d'œuvre en bois.

Profitant du dénivelé du terrain, Henri Morange fait construire une cave qui crée un important vide sanitaire préservant ainsi la maison de l'humidité.

C'est une maison moderne pour l'époque puisqu'elle est l'une des premières à intégrer sous le même toit les pièces de

réception, les chambres, la cuisine et la salle de bains. Ce n'est en effet qu'à partir des années 1960 que cette distribution se développera dans toutes les maisons réunionnaises.

Au centre de la façade, le propriétaire fait aménager une varangue, avec quatre élégantes colonnes d'inspiration néoclassique qui rappellent les prestigieuses varangues du XIXe siècle. Sur la façade arrière une seconde varangue de service en appentis réservée aux domestiques jouxte la cuisine. Les deux pavillons situés aux extrémités de la façade forment des saillies par rapport au corps principal et leurs portes sont surmontées d'impôsts formant des arcs en pleins cintres.

Tout comme son ancêtre Jean-Baptiste Prosper Morange, à l'origine du « Château Morange » à Saint-Denis, Henri Morange a l'âme d'un bâtisseur. Il construira deux autres maisons célèbres : une maison de villégiature dans les Hauts de Saint-Denis à Montgaillard pour ses sœurs et sa résidence principale à Quartier Français en 1947, sur le modèle des maisons de l'architecte Mallet-Stevens.



**Maison Morange - Escalier d'accès
Salazie**

18. SAVANNA, UN EXEMPLE DE CITÉ OUVRIÈRE



Cité ouvrière de Savanna - Maison ouvrière
Saint-Paul

Ces maisons de plan rectangulaire prolongées à l'arrière par un appentis sont surmontées d'une toiture à deux pans. Des ouvertures sont aménagées dans les deux murs pignons et sur la façade.

Elles ont une distribution intérieure très simple : deux pièces à l'avant et deux à l'arrière. La cuisine et les dépendances se trouvent encore à l'extérieur.

Cet habitat constitue une grande nouveauté dans l'habitat ouvrier autour des propriétés.

Ce modèle est la traduction en pierre, matériau durable, d'un modèle en bois jusque-là très fréquent dans l'architecture rurale réunionnaise. Il s'agit de la « case tapenac », forme d'habitat simple également présente dans d'autres îles de l'océan Indien.

Il montre tout le contraste qui existe entre l'architecture de la grande bourgeoisie ou de l'aristocratie foncière de la colonie et le monde ouvrier qui continue à vivre dans des conditions rudimentaires.

Durant l'entre-deux-guerres, les principaux propriétaires de domaines sucriers ou d'usines cherchent à améliorer les conditions de vie des ouvriers travaillant dans leurs usines ou leurs champs. Pour ce faire, ils font bâtir de nouveaux logements qui améliorent quelque peu les conditions de vie des nombreuses familles vivant dans les camps.

Des maisons en maçonnerie, grande nouveauté, remplacent les cases en paille régulièrement détruites par les cyclones. On peut encore apercevoir ces premiers logements sociaux modernes des années 1930 sur les anciens domaines sucriers de Pierrefonds à Saint-Pierre mais surtout à Savanna, sur le territoire de la commune de Saint-Paul.

En effet, à la suite du Front Populaire (1936), la société de l'Éperon, fait construire pour le personnel du domaine de Savanna, des « cases en dur » de dimensions modestes, de part et d'autre de la rue perpendiculaire à l'usine qui traverse le village des ouvriers. Ces maisons sont au centre d'une grande parcelle, précédée d'un jardin, où chaque famille a la possibilité de créer un potager.



Cité ouvrière de Savanna - Maison ouvrière
Saint-Paul

19. LA MAISON FANUCCI, UN AIR DE BAUHAUS



**Maison Fanucci - Maison moderne style années 30
Saint-Denis**

Ce mur masque aux yeux des passants une grande fenêtre éclairant le salon. Cette volonté de se protéger se retrouve au premier étage avec trois fenêtres hublots.

Les pièces principales du rez-de-chaussée et les chambres du premier étage sont toutes orientées au sud. Cette disposition curieuse, car elles donnent sur l'arrière-cour d'un immeuble, s'explique peut-être par la volonté de protéger la maison des rayons du soleil. Ces pièces sont toutes éclairées par de larges baies vitrées, avec armature en métal, « à la mauricienne », c'est-à-dire avec un système d'ouverture extérieur.

En observant attentivement les détails de cette maison, on retrouve tout le raffinement de ses voisines plus anciennes de la rue de Paris. De subtils décrochements animent les façades, notamment celui de la cage d'escalier en arrondi, ou encore le traitement particulièrement réussi du raccord d'angle. La parenté est évidente avec les maisons d'architectes des années 1930, notamment celles bâties par l'architecte Robert Mallet-Stevens.



**Maison Fanucci - Cage d'escalier
Saint-Denis**

Durant les années 1950 quelques riches familles de La Réunion font bâtir des maisons modernes dont l'architecture évoque, avec quelques années de décalage, le style des années 1930-1940 en Europe. C'est alors la période où de nombreux architectes avant-gardistes proposent de nouvelles formes d'habitat. Le Corbusier, Mallet-Stevens ou encore les artistes ayant fondé l'école du Bauhaus en Allemagne, en sont les plus célèbres représentants.

La « maison Fanucci », du nom du propriétaire l'ayant construite est l'un des rares exemples de la diffusion de cette nouvelle esthétique dans l'île. Originaire de l'île Maurice, Robert Fanucci demande à l'architecte mauricien Jacques Desmarais de lui dessiner une maison pour sa famille. Les travaux se déroulent de 1954 à 1956.

Contrairement aux autres demeures de la rue de Paris, la « maison Fanucci » se caractérise par une implantation perpendiculaire et non parallèle à la rue. C'est son pignon, et non sa façade principale, qui s'offre aux regards des passants. Il est constitué au rez-de-chaussée d'un mur de moellons de basalte reliés entre eux par de gros joints de béton.

20. LA CASE TOMI, UN NOUVEL HABITAT POPULAIRE



œufs par jour », allusion au faible montant des remboursements mensuels. Un architecte, un industriel et une banque, ces trois acteurs donnent naissance à la « case Tomi », véritable révolution dans le paysage réunionnais dans les années 1960-1970.

Le premier type de « case Tomi » à rencontrer un succès rapide est la « case 61 ». Sa toiture à quatre pans de forme conique rappelant celles des manèges en bois, lui vaut son surnom de « case Carrousel ». Conçu selon un plan carré, l'intérieur de la maison est divisé en quatre pièces : un salon, une salle à manger et deux chambres. A l'arrière une petite construction regroupe cuisine et salle de bains ; grande nouveauté pour les foyers les plus modestes jusque-là privés de ce confort.

À la « case 61 » succède la « case 64 », autre grand succès de l'entreprise Tomi. Les prototypes de cette seconde maison sont construits à côté d'une paillote le long de la route qui conduit du Chaudron à la Rivière des Pluies ; les promoteurs jouant sur le contraste afin de séduire les Réunionnais.

Parfaitement adaptés au climat tropical, ces fantastiques puzzles géants que sont les « cases Tomi » sont toujours fabriqués de façon industrielle à La Réunion. Ayant évolué au fil du temps, elles séduisent encore les Réunionnais les plus modestes, comme les plus exigeants en matière de développement durable.



Au début des années 60, la plupart des Réunionnais vivent toujours dans des logements précaires, majoritairement des paillotes, quelquefois des maisons en bois, n'ayant ni électricité ni eau courante.

Après avoir observé avec attention le mode de vie et les maisons traditionnelles créoles encore nombreuses dans les années 1960, l'architecte Louis Dubreuil nouvellement arrivé à La Réunion invente un habitat créole moderne. De 1961 à 1967, il dessine et perfectionne les plans de différents modèles de maisons types, élaborées à partir d'éléments en bois et en parpaings.

Il s'associe rapidement à l'industriel mauricien Maurice Tomi afin d'industrialiser les procédés de fabrication qu'il a imaginés. L'architecte et l'entrepreneur souhaitent optimiser au maximum les coûts de production, afin d'offrir sur le marché réunionnais des maisons à bas coûts, accessibles au plus grand nombre.

L'instauration par le Crédit Agricole de prêts sur le long terme la rend accessible aux foyers les plus modestes, notamment ceux installés en milieu rural. Un slogan financier choc est alors élaboré par la banque : « une case pour le prix de trois

21. DE L'EMPLACEMENT AU LOTISSEMENT



Cases béton - Lotissement
Saint-Denis

Les années 1960-1970 sont capitales pour l'histoire de l'architecture réunionnaise. Il est nécessaire de construire toujours plus de maisons, toujours plus d'immeubles pour loger une population dont le nombre s'accroît considérablement en deux décennies. Ce sont les années des « cases béton » aux formes très modernes qui représentent aujourd'hui plus de 80% du patrimoine architectural réunionnais.

L'architecture de la seconde moitié du XXe siècle doit être considérée avec autant d'attention que celle héritée de la période coloniale. La grande nouveauté avec la « case béton », c'est la multiplication des maisons possédant un étage, avec toiture dalle. Si elles remplacent souvent dans les centres-villes anciens les maisons créoles en bois, les « cases béton » se développent à partir des années 1960 en périphérie, à l'occasion de la création de lotissements sur des terres agricoles.

À partir de la fin des années 1950, l'organisation urbaine de Saint-Denis, mais plus généralement celle des principales villes de La Réunion, connaît de profonds bouleversements. De nombreux « terrains d'emplacement » du chef-lieu disparaissent au profit d'immeubles ou, plus rarement de petits lotissements urbains comme celui-ci, rue Roland Garros à Saint-Denis.

Conçu par l'architecte Guy Lejeune, sur l'ancienne propriété de la famille Tourris, il demeure l'un des plus intéressants, car peu modifié depuis sa construction. Une ruelle centrale dessert six maisons à étage en béton banché, présentant toutes la même esthétique. Celles du fond, contre le mur d'enceinte du musée Léon-Dierx, sont jumelées.

Elles disposent d'un garage, annexe qui se généralise dans l'habitat durant cette période. Située à l'angle de la maison, la varangue carrée dessert un espace de réception, une cuisine et la cage d'escalier menant à l'étage, où se trouvent trois ou quatre chambres. Certaines d'entre elles donnent sur des balcons, qui ne sont pas d'une grande utilité. Ces F4 ou F5, sont couverts d'une dalle en béton.

Les ouvertures sont nombreuses sur les façades, reprenant le principe des ouvertures multiples des maisons créoles traditionnelles, destinées à faciliter l'aération des pièces. La multiplication des ouvertures a cependant pour défaut de poser problème lors de l'implantation des meubles. Mais, détail intéressant dans le cas de ces maisons de la rue Roland Garros, les fenêtres ont conservé leur disposition à guillotine, c'est-à-dire à ouverture horizontale et non verticale, permettant un gain de place à l'intérieur.



Cubes béton - Case béton des années 60-70
Saint-Denis

22. L'IMMEUBLE DES REMPARTS SOUS L'INFLUENCE DE LE CORBUSIER



**Résidence Les Remparts - Immeuble du mouvement moderne
Saint-Denis**

Après la Départementalisation, la mise en place des nouveaux services administratifs et l'essor économique qui débute à la fin des années 1950 attirent de nouveaux migrants venus de métropole. Pour loger les « zoreils », un nouveau type d'habitat apparaît : l'immeuble de logement collectif. La Résidence des Remparts est l'un des tout premiers.

L'auteur des plans de cette résidence est Jean Bossu, élève des architectes Auguste Perret et Le Corbusier. Les réalisations de Bossu en France métropolitaine sont rares, l'essentiel de son œuvre se trouve à La Réunion et en Algérie. Durant trente ans, il a réalisé de nombreux programmes architecturaux publics et privés qui comptent parmi les plus intéressants de l'architecture réunionnaise du XXe siècle.

Livrée en 1954, la Résidence Les Remparts est le second immeuble construit à Saint-Denis. Evoquant les immeubles collectifs de Le Corbusier, il doit faire partie d'une vaste opération d'urbanisme prévue dans ce quartier à la place des constructions traditionnelles existantes. Au final, il sera le seul immeuble construit.

Jean Bossu a cherché à répondre avec une architecture moderne aux conditions climatiques locales : appartements

traversants, loggias de 10 m², panneaux en claustras etc. ainsi qu'aux exigences de confort des cadres métropolitains installés à La Réunion.

Situé à l'angle des rues Fénelon et Sainte-Marie, l'immeuble est orienté nord-sud bénéficiant ainsi d'une aération naturelle. Ce fut d'ailleurs l'un des arguments de vente des appartements.

La façade principale est d'une grande rigueur géométrique, l'architecte ayant dessiné une trame caractéristique de ses premières constructions à La Réunion. Les deux entrées sont marquées par d'audacieux auvents en béton.

Le programme comporte des bureaux au rez-de-chaussée et 36 logements de 2 et 4 pièces, répartis sur 6 niveaux. On y accède par un hall au centre duquel se trouve un escalier très original et les deux premiers ascenseurs installés dans l'île.

Chaque étage comporte deux F2 et un F3. A l'arrière des F3, un couloir dessert une sorte de cour de service sur laquelle donne deux chambres pour les domestiques ; Bossu s'étant inspiré du mode de vie en usage à La Réunion dans les années 1950.



**Résidence Les Remparts
Tours décollées accueillant les chambres des domestiques
Saint-Denis**

23. L'ÈRE DES GRANDS ENSEMBLES



**Cité Labourdonnais - Barre béton
Saint-Benoît**

À partir de 1949, la Société immobilière du département de La Réunion jette les bases du logement social dans l'île. De manière empirique à ses débuts, elle « invente » l'urbain contemporain dans l'île, développé en fonction des opportunités foncières et de la collaboration avec les communes.

Ses premières réalisations dans les années 1950 se caractérisent par des maisons individuelles, jumelées ou en bande, dont l'architecture est en rupture totale avec le style créole traditionnel. À la périphérie des villes, les maisons Sidr se remarquent immédiatement dans un paysage urbain inchangé depuis le XIXe siècle.

Au cours des années 1960-1970, sous l'effet conjugué de l'augmentation de la population, de son déplacement vers les pôles urbains et de l'importance des bidonvilles qui se forment alors, la SIDR se voit contrainte d'amplifier ses programmes et de développer les immeubles de logements collectifs.

Les grands ensembles des Camélias, de la Source, de Vauban et du Chaudron à Saint-Denis, de Cœur Saignant au Port, de Ravine Blanche à Saint-Pierre, ou de la Cité Labourdonnais

à Saint-Benoît, sont des réponses faites dans l'urgence à une situation de crise. Leur création donne naissance à de nouveaux quartiers et aux équipements publics qui les accompagnent. Les grands ensembles sont aussi le fruit d'une industrialisation progressive du secteur du bâtiment et, notamment en France, des procédés de préfabrication en béton.

Ces grands ensembles structurent l'évolution future des principaux centres urbains de La Réunion dans la seconde moitié du XXe siècle. Leur architecture est identique à celle des grands ensembles développés en France et dans le reste de l'Europe à la même époque.

Ces villes nouvelles ou ces nouveaux quartiers périphériques forment aujourd'hui des ensembles architecturaux importants dans lesquels vivent de plus en plus de Réunionnais. Pour nombre d'entre eux l'immeuble constitue inconsciemment une référence patrimoniale qui doit être prise en compte dans l'histoire de l'habitat à La Réunion.



**Cité Labourdonnais - Petite maison en bande et barre béton
Saint-Benoît**

Cases réunionnaises

Et maintenant ?

Et après ?

Les cases à La Réunion se distinguent de par leur variété, leur hétérogénéité, elles sont fonction des époques, du statut social des occupants, des procédés techniques ou tout simplement des modes. Est-il dès lors possible de définir un modèle architectural réunionnais ? Suite à l'inventaire précédent des différents types de cases présentes sur l'île, il semble bien difficile de les concentrer de manière définitive en un modèle type, en une case qui regrouperait toute la richesse du patrimoine architectural de l'île.

Nicolas Peyrebonne

IDENTIFIÉES PAR DES SIGNES EN APPARENCE...



Case traditionnelle
Une case typiquement réunionnaise



Case Entre-Deux - Case en bois colorée

Il existe cependant bien un sentiment commun qui permet aux Réunionnais de qualifier une case de « créole » ou non. À première vue, ce sentiment s'appuie sur des signes reconnus, éléments récents comme les lambrequins, les toitures en pente, la symétrie ou la couleur.

Ces éléments seraient cités en premier lieu et cependant, ne suffisent pas à la qualifier, à la distinguer par exemple d'une construction des Antilles alors qu'ici l'histoire et la culture sont tout autres. La Réunion cherche à se trouver un dénominateur commun, nécessité renforcée par sa recherche d'identité, celle d'une société jeune et multiculturelle.

Cette quête aboutit, en architecture, à la tentative illusoire d'illustrer une unité, à restreindre la case réunionnaise à une image, certes rassurante, mais trop partielle. L'idée n'est pas de nier ces signes mais au contraire de prendre conscience qu'ils ne représentent qu'une face émergée d'un iceberg beaucoup plus riche et complexe. L'architecture réunionnaise, comme ailleurs, puise son essence dans des usages, des symboles, dans des facteurs économiques ou dans des problématiques spatiales et environnementales.



Case Saint-Louis – Façade écran

...MAIS UNE RÉALITÉ PLUS RICHE ET COMPLEXE



Case traditionnelle
Case typiquement réunionnaise même sans ses attributs

Les modèles familiaux ont façonné le mode d'habiter, le regroupement, la proximité intergénérationnelle était souvent de mise générant des modes d'habiter spécifiques, ces derniers se sont prolongés au fil des successions. Il convient par ailleurs d'insister sur l'importance de la représentation, de progression entre l'espace public (baro, jardin d'apparat, façade écran) vers l'intimité (varangue, salon d'invités, pièces, arrière cour). Ces dispositions familiales et ces gradations d'intimité, sont issues de la culture locale, des codes établis entre les individus, l'organisation des cases les révèle et les transmet aux générations futures.

Le contexte économique a également influencé l'architecture, l'élevage, la culture ont été nécessaires pour nombre de familles, générant ainsi une fonction utilitaire aux arrière-cours. De même, les difficultés économiques ont induit une architecture à la silhouette évoluant au fil des ans, les cases révélant leur histoire familiale, faite de naissances et d'agrandissements successifs. Par ailleurs, la spécificité et l'éloignement de l'île l'ont soumise aux aléas d'une production locale mais surtout des importations des matériaux qui se sont retrouvés et mélangés sur les cases au fil de leurs arrivées successives (lambrequins, tôle, béton).

Enfin, les facteurs spatiaux et environnementaux ont façonné les cases qui ont appris au siècle dernier à résister aux cyclones, rappelant le but premier d'une maison, celui d'abriter et de protéger. En dehors de ces périodes extrêmes, l'architecture a su se tourner vers l'extérieur, brouillant les limites du dedans et du dehors avec les varangues, plaçant les sanitaires ou la cuisine hors du corps principal générant ainsi l'espace de la kour. Déjà lointain, les cases prenaient en compte les questions environnementales, de par leurs protections solaires ou le caractère traversant (ventilation naturelle) des logements.

L'architecture réunionnaise ne peut se réduire à la maison au toit pentu orné de lambrequins, ces cases ne représentent en réalité que 13% des constructions. Cette simplification revient à nier la richesse de l'île, de sa culture et de ses habitants. Elle présente le danger de ne conserver que quelques signes visibles qui, s'ils ne sont pas compris et intégrés dans un projet cohérent et global, appauvrissent la culture et le paysage de l'île.

La culture réunionnaise est jeune, âgée d'à peine 350 ans, elle est issue d'importations qui se sont peu à peu transformées, d'une diversité qui a été digérée. Le dynamisme de sa culture représente une chance unique, le plus gros danger serait de la figer, de la muséifier, de décréter et d'arrêter une image définitive d'une case créole, élément essentiel certes mais qui n'en constitue en réalité qu'une composante.

UNE IDENTITÉ MENACÉE PAR LES PASTICHES...



Maison récente en béton - Collage de signes actuels

changements rapides des structures de la société réunionnaise (éclatement des familles, société de consommation, place de l'automobile) entraînent de fait des évolutions de l'habitat, les nouvelles générations n'aspirant pas aux mêmes modes de vie. D'un autre côté, l'augmentation du prix du foncier et sa rareté engendrent une réduction des surfaces des terrains. Nous ne pourrons plus dans la majorité des cas considérer une case intégrée dans un vaste jardin mais plus souvent penser des maisons de ville, des lotissements ou des collectifs qui sont dès aujourd'hui intégrés dans un tissu de plus en plus dense. Enfin, ce questionnement arrive en plein temps de mondialisation, les échanges accrus favorisent certes la connaissance des autres cultures mais paradoxalement font naître une architecture internationale, aux codes et écritures se retrouvant aux quatre coins du monde.

Ces dernières années, temps de construction intense depuis la départementalisation, ont profondément transformé le paysage de l'île, deux nouveaux types d'habitations sont apparus. En ville tout d'abord, le système de défiscalisation a fait naître un modèle d'immeuble dont la raison d'être n'était que financière. Résultat, des bâtiments épais, non ventilés, non intégrés à leur contexte, des évolutions de typologies métropolitaines sur lesquelles venaient se greffer les fameux signes visibles de l'architecture réunionnaise : toits en pente, lambrequins, décors en PVC, bref, des immeubles à l'architecture pauvre et répétitive, affublés des appareils de la créolité. Symboles suffisants pour réaliser les ventes à distance mais non pour s'intégrer au fil de l'histoire réunionnaise.

Quant aux maisons individuelles, celles en maçonnerie crépie ont fait leur apparition, proposant même des arches provençales, nombre d'entre elles ont été de la même manière affublées de ces signes décoratifs. La Réunion possède une faculté de digestion hors du commun, ces cases et immeubles font maintenant partie du paysage, pire, ils peuvent même se poser, ironie du sort, comme de nouveaux modèles, de nouveaux exemples à suivre alors qu'ils n'en sont qu'une caricature. Les

... QUI SURVIVRA GRÂCE AUX DÉFIS À VENIR



Logement collectifs actuels
Maisons groupées adaptées au climat des hauts

L'architecture des cases à La Réunion est-elle donc vouée à singer le passé ou va-t-elle au contraire se diluer et se perdre ? Dans son autobiographie, Oscar Niemeyer, citait sa maxime préférée durant la création de la capitale du Brésil, Brasília : « Il nous faut construire aujourd'hui le passé de demain ». Son époque prônait la « tabula rasa », c'était l'époque des « ou », des choix extrêmes, nous sommes rentrés dans celle des « et » celle de l'intégration et des mélanges. Nous pouvons maintenant nous appuyer sur le passé et ses fondements, les digérer et intégrer de nouveaux leviers particuliers pour élaborer des modèles alternatifs, d'autres façons d'habiter.

Le principal d'entre eux concerne bien sûr le développement durable ou tout du moins le rapport qu'entretiennent les habitations avec le climat, les vents, le soleil ou les cyclones. Cette prise de conscience est devenue inévitable, obligatoire. La Réunion souhaite développer ce champ et en faire sa marque de fabrique et son identité, son architecture devra emprunter cette voie et profiter de la richesse de ses climats, de leurs atouts et de leurs contraintes pour devenir un réel lieu d'expérimentation et de recherche sur le sujet. La présence sur l'île d'une école d'architecture (antenne de l'E.N.S.A.M. Montpellier) qui dispense les trois premières années d'enseignement est également un outil de développement et d'acquisition pour les générations futures. Ces pratiques environnementales, ce socle minimal commun devront être intégrés par les futures générations d'architectes qui y seront formés. La création en 2010 de troisièmes cycles spécialisés en architecture tropicale

et environnementale renforcera ce savoir-faire qui déteindra sur l'architecture produite sur l'île. Souhaitons alors que cette dernière serve d'exemple pour la production courante.

Deux grands défis attendent La Réunion, le premier découle d'une vision environnementale adaptée et appliquée en fonction des altitudes, des vents ou de l'ensoleillement. Cette attitude intégrée par les anciens a eu tendance à se perdre ces dernières décennies. Les particularités ont dernièrement été gommées, nous distinguons maintenant finalement peu un bâtiment des zones côtières d'un autre des hauts. Une architecture adaptée devrait générer des solutions diverses en termes de protections solaires, d'utilisation de la varangue ou d'isolation par exemple. Ces distinctions sont amenées à s'intensifier. Les particularismes climatiques caractériseront et renforceront les identités de chaque micro-région.

Le second défi consiste à faire évoluer l'architecture en fonction de l'espace disponible sur notre territoire. Comment répondre aux besoins de logements sans penser à densifier, à proposer des maisons à étage, à réaliser des logements collectifs ? Il n'existe pas encore (excepté à l'époque moderne) d'exemples d'immeubles faisant partie intégrante de la culture réunionnaise. Il faudra bien en créer des modèles, des archétypes qui ne se fonderont pas sur de seuls signes caricaturaux mais bien sur des modes d'habiter. Ces changements impacteront les images des villes ou des zones périurbaines, ils devront être intégrés et acceptés.

Quel avenir donc pour les cases de La Réunion ?

Un futur riche et divers, à l'image de la société réunionnaise, qui ne peut se réduire à une origine ou une image. Les temps futurs nous diront si au final un modèle en ressortira, parviendra à concentrer en lui-même tous les facteurs de cette complexité. Ce scénario semble encore prématuré, les prochaines années verront se poursuivre l'architecture d'aujourd'hui teintée d'hier, se diffuser une architecture aux codes internationaux et naître de nouveaux modèles adaptés et puisant dans les particularités, dans l'unicité de l'île. Une fois encore, La Réunion s'appuiera sur la diversité, l'hétérogénéité et les contrastes qui fondent certainement son identité.

Métiers du bois et de la restauration des cases créoles

Du XVIIe à la fin du XIXe siècle, il n'était pas rare de trouver dans les grands domaines une personne préposée à la construction ou à la réparation des maisons à ossature bois. Cette personne était surnommée le « saméleur » ou « garçon (de) la cour ». Il était affecté à de multiples tâches et jouait le rôle de jardinier, de cuisinier, de gardien, mais aussi de charpentier. Les savoir-faire techniques inhérents à ce dernier rôle se transmettaient de père en fils et nos belles demeures créoles ont profité de ces connaissances pour traverser les années. Aujourd'hui, le mode de vie a changé. Certains matériaux comme le bois ont disparu localement et il est devenu nécessaire d'importer cette matière première indispensable. Les techniques de production, plus modernes, plus rapides, ne tiennent pas toujours compte du gaspillage, la priorité étant souvent ailleurs, dans la réduction des coûts de production par exemple.

Suivre les traces de cet héritage exceptionnel laissé par nos ancêtres, est-ce une utopie ? Certaines associations militent pour conserver et perpétuer ce mode de vie oublié sans verser pour autant dans un passéisme pernicieux. Une des premières pistes envisageables pourrait être la récupération de matériaux encore utilisables sur des sites à l'abandon. Ce type d'opération visant au développement durable répond tout à fait à la demande actuelle de construction écologique.

LE TAILLEUR DE PIERRE



Poteau portail - Pilier en pierre de basalte taillé

sur la route de Cilaos, et dans la rivière des remparts à Saint-Joseph. Pour répondre à la demande actuelle de restauration, leurs propriétaires ont dû investir dans des machines tout en demeurant attachés à la tradition.



Appareillage - Mur en moëllon

Ainsi, il n'est pas surprenant de les voir, encore aujourd'hui, utiliser leurs outils datant des siècles passés. Fonctionnant sans électricité, ces outils témoignent de l'attachement des tailleurs de pierre à un mode de production ancestrale et écologique.



Des outils traditionnels

Le tailleur de pierre réalise les parties en dur d'une construction de type public ou privé.

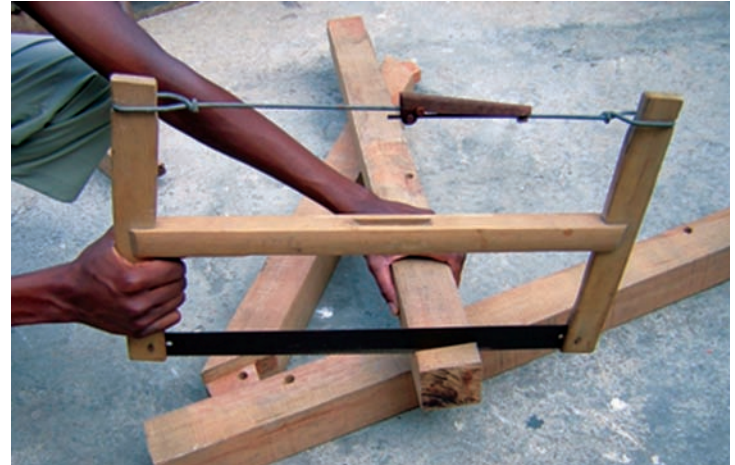
Le basalte, réputé pour sa dureté, est utilisé pour la réalisation de dallages, de marches d'escalier et de soubassements. Pour ces derniers, les vides sanitaires ainsi conçus isolent efficacement le plancher contre l'humidité.

Le galet est une matière première abondante dans nos ravines. C'est donc sur les rives que se trouvaient les ateliers de taille de pierre, localisés principalement au niveau des rivières Saint-Etienne, du Mât et des Galets. Encore aujourd'hui, certains ateliers sont toujours en activité comme à l'îlet Furcy,

LE CHARPENTIER



Outils - Arc boutant



Outils - Scie à araser ou à tenons

Maître dans l'art de construire, le charpentier tient un rôle essentiel dans la réalisation de l'ossature de la maison. L'évolution de la structure a été fonction des matériaux d'époque (bois issu des forêts les plus proches), et des apports culturels des peuples ayant marqués l'histoire de La Réunion (France, Angleterre, Hollande, Madagascar, Inde, Chine, Portugal, Espagne, Afrique). Il en résulte une prédominance de l'ossature à pan de bois. Du XVIII^e siècle à nos jours cette technique est toujours mise en œuvre. Les outils, en revanche, se sont adaptés au fil des siècles pour être aujourd'hui complètement automatisés. La nostalgie nous pousse à faire un retour en arrière, à l'époque où la nature était la source d'inspiration de nos prédécesseurs. En effet, lors de l'examen d'une « case » nous nous apercevons que celle-ci s'apparente à un être humain. Comme pour lui, chaque organe correspond à une fonction. Par exemple, le squelette de l'homme correspond à l'ossature de la « case », la peau au bardage, les vêtements à l'habillage, les yeux aux fenêtres ...

Les besoins de ceux qui réalisent ces constructions dictent la conception et la fabrication des outils. Ainsi les outils de frappe sont le marteau, le maillet et la masse. Ceux de découpe : la scie à araser, la scie à chantourner et l'égoïne.

Pour le façonnage : la grande hache, la petite hache, l'herminette, la plane, les ciseaux à bois. Les finitions se font avec le rabot, la varlope, le guillaume, le bouvet et la doucine. Enfin le traçage est réalisé à l'aide du trusquin, du compas et du fil à plomb.



Outils - rabot

LE BARDEAUTIER



Façade couverte de bardeaux

Maison Desbassayns, hôpital des esclaves
Bâtiment entièrement recouvert de bardeaux rénové

Autrefois le bois foisonnait à La Réunion. Il était alors utilisé dans tous les domaines de la construction, que ce soit pour la charpente, la couverture, le bardage, la menuiserie ou encore l'ameublement. L'homme vivait dans un univers totalement naturel. La structure, recouverte entièrement

de petits modules, rappelle la disposition des écailles de la peau du poisson. Nous avons ici un parfait exemple de ce que l'homme peut concevoir à partir de l'observation de la nature. Chaque petit module, appelé bardeau, est façonné par le « bardeautier » qui, avec habileté, les taille un à un. D'une dimension de huit centimètres de large pour trente de long, ils sont taillés en biseau pour faciliter la pose et leur superposition. Les outils utilisés à leur fabrication sont principalement le fendoir et la petite hache.

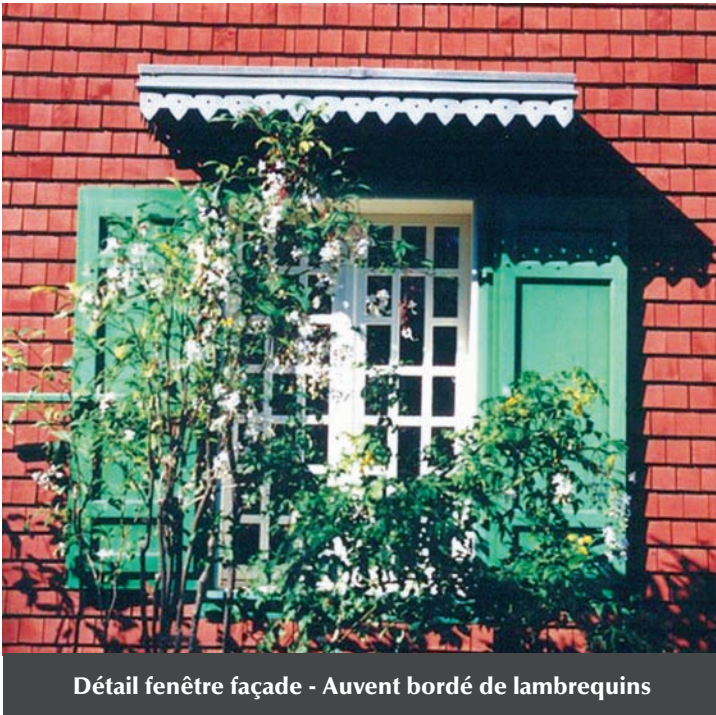


Outils - haches



Geste - Façonnage

LE FERBLANTIER ET LE LAMBREQUIN



Détail fenêtre façade - Auvent bordé de lambrequins



Lambrequins en bois

Objet de décoration par excellence, le lambrequin fait partie intégrante de l'architecture créole. En plus de son rôle décoratif, il favorise l'écoulement des eaux provenant de l'auvent situé au dessus des ouvertures de la maison. Ainsi les eaux de ruissellement, freinées par sa surface, se retrouvent transformées en goutte à goutte ce qui a pour effet de ne pas provoquer le déchaussement des fondations. Cela permet également d'irriguer les plantes ornementales se trouvant en aplomb, juste en dessous des fenêtres. La fleuraison multiple de ces plantes apporte fraîcheur et parfums variés toute l'année.

C'est le ferblantier qui, par des gestes extrêmement précis, découpe à l'aide d'un ciseau à bois les contours qu'il aura préalablement tracés sur une feuille de tôle unie. A l'origine, ces lambrequins étaient fabriqués en bois, comme ceux que nous trouvons encore dans le sud-ouest de la France, en particulier dans la région de Bordeaux. Tous les transports se faisant par

bateaux, ce concept nous est parvenu par l'intermédiaire des marins qui en fabriquaient eux-mêmes durant leur traversée. Après la seconde guerre mondiale, on a abandonné la fabrication des lambrequins en bois au profit de l'acier nouvellement introduit dans l'île. Plus résistants dans le temps, ils font encore la richesse de notre patrimoine architectural. Leur originalité réside dans la recherche de formes souvent inspirées de la nature.



Geste - Le ferblantier à l'œuvre

LE FERRONNIER



Détail portail - Portail en fer forgé



Geste - Le forgeron à l'œuvre

Le ferronnier travaille le métal. Ce dernier est alors qualifié de « fer forgé ».

Le ferronnier réalise toute sorte de pièces métalliques, aussi bien de la quincaillerie (clous, pentures, boulons...) que des éléments d'architecture et de décoration tels que les grilles, les portails (baros) ou les rampes d'escalier. S'il crée des ornements, on le qualifie alors de « feuillagiste ».

Pour façonner une pièce, le ferronnier fait usage de divers outils comme les marteaux, les burins, les pinces et les moules. Les techniques mises en œuvre, martelage, forgeage, estampage, emboutissage, fusion, fonte, dépendent de la nature des métaux utilisés mais sont encore aujourd'hui restées manuelles. En complémentarité avec le ferronnier, le forgeron avait pour rôle de ferrer les bœufs destinés à tracter les charrettes transportant les matériaux. Il reste de nombreux vestiges de la ferronnerie d'art dans l'île.

Outre les portails d'entrée et les clôtures des grandes propriétés, c'est dans les cimetières que la ferronnerie d'art est la plus présente au travers de remarquables ouvrages façonnés, destinés à entourer les tombes ou les crucifix de toutes tailles.

Glossaire

- ♦ **Appentis** : toit à un seul versant dont le faîte s'appuie sur ou contre un mur
- ♦ **Appareil** : type de taille et d'agencement des éléments d'une maçonnerie de pierre ou de brique.
- ♦ **Arc en plein cintre** : arc en segment égal ou sensiblement égal au demi-cercle.
- ♦ **Art Déco** : style qui s'épanouit en Europe dans les années 1925-1930.
- ♦ **Attique** : couronnement horizontal décoratif constitué de planches de bois masquant dans l'architecture créole la naissance de la toiture.
- ♦ **Auvent** : petit toit en appentis couvrant un espace à l'air libre devant une baie ou une façade.
- ♦ **Balustrade** : clôture composée d'une rangée de balustres, colonnes ou piliers avec un renflement à la base, assemblés pour former un garde-corps.
- ♦ **Bandeau** : large moulure plate ou bombée.
- ♦ **Bardeau** : planchette en bois en forme de tuile plate, pour couvrir une toiture ou revêtir une façade.
- ♦ **Bardeau (soufflée de)** : expression locale désignant un mur recouvert de bardeaux.
- ♦ **Baro** : expression réunionnaise désignant le portail sur rue d'une maison urbaine.
- ♦ **Basalte** : roche éruptive noire d'origine volcanique très présente à La Réunion.
- ♦ **Belvédère** : pavillon ou terrasse au sommet d'un édifice d'où l'on peut voir au loin.
- ♦ **Béton banché** : béton avec une armature en métal.
- ♦ **Bow-window (oriel en français)** : fenêtre en saillie sur une façade.
- ♦ **Camp** : terme créole désignant le lieu de vie des esclaves, puis des engagés et enfin des ouvriers agricoles sur les grands domaines ruraux du XVIIIe au milieu du XXe siècle.
- ♦ **Chapiteau** : partie supérieure d'une colonne, d'un pilier ou d'un pilastre. Son profil peut être dorique, ionique, toscan ou corinthien.
- ♦ **Chaux (enduit à la)** : couche de mortier réalisée avec du sable corallien ou du calcaire.
- ♦ **Colonne** : support architectural cylindrique vertical composé d'une base, d'un fût et d'un chapiteau. Son profil peut être d'ordre dorique, ionique, toscan ou corinthien.
Colonne toscane ou d'ordre toscan. Colonne dont le style est le plus simple des ordres de l'architecture classique.
- ♦ **Colonnade** : file de colonnes et leur couronnement : la colonnade est formée de travées ou d'arcades.
- ♦ **Comble** : partie supérieure d'un bâtiment comportant charpente et toit ; espace correspondant.
- ♦ **Console** : partie en saillie sur un mur, profilée en talon ou en volute, destinée à porter une charge.
- ♦ **Décrochement** : partie en retrait d'une façade par rapport au profil général.
- ♦ **Denticule** : petit cube décoratif placé le long d'une moulure sur la façade d'un bâtiment.
- ♦ **Distribution** : organisation de l'espace intérieur d'un bâtiment.
- ♦ **Elévation** : face verticale d'un bâtiment.
- ♦ **Emplacement ou terrain d'emplacement** : terme désignant à La Réunion une propriété urbaine ou la partie centrale des terrains d'habitation où se trouvent des constructions (logement, bâtiments agricoles).
- ♦ **Enduit** : couche de mortier appliquée sur un mur pour le protéger et le décorer.
- ♦ **Enfilade** : pièces situées les unes à la suite des autres.
- ♦ **Entablement** : partie supérieure d'un ordre en architecture, composée de bas en haut d'une architrave, d'une frise et d'une corniche.
- ♦ **Fonte, fonte de fer, fonte d'art** : elle est réalisée à partir d'un alliage de fer et de carbone. La fonte, action de fusion du métal, permet de le couler dans des moules aux formes diverses pour donner des éléments décoratifs de formes variées, dites aussi fonte d'art.
- ♦ **Fronton** : couronnement d'une façade, d'un avant-corps, d'une baie, etc, en forme de triangle, plus large que haut.
- ♦ **Garde-corps** : barrière à hauteur d'appui formant une protection devant un vide.
- ♦ **Habitation (terrain d')** : expression désignant, à La Réunion, une propriété rurale.

Glossaire (suite)

- ♦ **Imposte** : ouverture située au-dessus d'une porte ou d'une fenêtre.
- ♦ **Jardin d'apparat** : jardin cultivé de plantes décoratives et dont les parterres sont parfois décorés de vases, de sculptures, etc.
- ♦ **Kiosque** : pavillon ouvert de tous côtés, installés dans un jardin ou sur une promenade publique.
- ♦ **Lambrequin** : motif décoratif découpé réalisé en bois ou en métal, assemblé généralement en frise.
- ♦ **Lambris** : revêtement en bois, marbre, stuc, etc, sur les murs d'une pièce, d'un plafond ou d'une voûte.
- ♦ **Lieu d'aisances** : expression désignant les W-C.
- ♦ **Linteau cintré** : partie supérieure d'une porte ou d'une fenêtre formant un arc légèrement prononcé.
- ♦ **Longère** : bâtiment de forme allongée.
- ♦ **Lucarne** : ouvrage en saillie sur un toit comportant une ou plusieurs fenêtres éclairant les combles.
- ♦ **Moellon** : pierre grossièrement taillée de petite dimension.
- ♦ **Mouluration** : décor architectural composé de moulures.
- ♦ **Moulure** : ornement en relief ou en creux présentant un profil constant et servant à souligner une forme architecturale.
- ♦ **Mur pignon** : élévation portant un pignon.
- ♦ **Néoclassicisme** : mouvement esthétique né au milieu du XVIII^e siècle en Europe, inspiré des exemples de l'Antiquité classique ou du classicisme du XVII^e siècle. Il perdure jusqu'au milieu du XIX^e siècle.
- ♦ **Néoclassique** : se rattache au néoclassicisme.
- ♦ **Paillote** : maison construite avec de la paille.
- ♦ **Pan** : partie de mur, face d'un ouvrage de maçonnerie ou de charpente.
- ♦ **Parpaing** : pierre artificielle généralement rectangulaire réalisée à l'aide d'un moule et obtenue en mélangeant du sable, de petites pierres et du ciment.
- ♦ **Persienne** : contrevent fermant une baie comportant un assemblage de lamelles de bois inclinées.
- ♦ **Pierre de taille** : bloc de pierre dont trois faces sont régulièrement taillées.
- ♦ **Pignon** : partie supérieure généralement triangulaire d'un mur de bâtiment portant les versants d'un toit.
- ♦ **Pilastre** : partie verticale rectangulaire de faible saillie sur un mur, munie d'une base et d'un chapiteau similaires à ceux du pilier.
- ♦ **Pilier** : support vertical autre que la colonne. Les faces du pilier peuvent être sans décor (pilier lisse) ou creusé de cannelures (piliers cannelés).
- ♦ **Plan massé** : plan rectangulaire ou carré.
- ♦ **Plan type** : modèle de plan réalisé par un architecte qui peut servir à la construction de plusieurs bâtiments identiques.
- ♦ **Rinceaux** : décors imitant les enroulements des végétaux.
- ♦ **Solive** : pièce de bois s'appuyant sur des poutres et servant à fixer un plancher.
- ♦ **Style international** : expression désignant les nouvelles formes architecturales modernes entre les années 1920 et la fin des années 1980.
- ♦ **Style rocaille** : style qui s'épanouit en France des années 1710 aux années 1760.
- ♦ **Terrasse** : édicule d'angle surélevé donnant sur rue, situé dans un jardin ; guétali à La Réunion.
- ♦ **Toiture « à l'italienne »** : terme local désignant une toiture à quatre pans percée de lucarnes, avec lucarne centrale traversante à double fenêtre.
- ♦ **Toiture « à la française »** : toiture possédant quatre pans fortement inclinés.
- ♦ **Toiture dalle** : toiture plate en béton armé ou autrefois argamasse, des villages, des villes ou des agglomérations.
- ♦ **Travée** : espace compris entre deux points d'appui principaux d'une construction ou partie verticale d'une élévation délimitée par des supports (colonnes ou piliers) consécutifs.
- ♦ **Urbanisme** : science qui concerne l'organisation et l'aménagement
- ♦ **Varangue** : terme local désignant une galerie de repos, ouverte ou fermée, située au rez-de-chaussée des maisons créoles. La varangue peut être sous comble, c'est-à-dire sous la toiture du bâtiment principal ou hors œuvre, formant saillie par rapport au corps principal.
- ♦ **Volute** : enroulement en spirale.

Remerciements

- La Direction des affaires culturelles océan Indien (DAC OI) et plus particulièrement Vincent Cassagnaud et Sylvie Réol du service du patrimoine, de l'architecture et de l'urbanisme
- Le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement (CAUE) et plus particulièrement Frédéric Jacquemart et Aurélie Wock-Taï
- L'Académie de La Réunion et plus particulièrement les inspecteurs en charge de l'enseignement d'histoire des arts, Marie-Ange Rivière, Jean-Paul Burkic, André Rettig
- Le délégué académique à l'éducation artistique et à l'action culturelle, Yannick Lepoan
- Le Conservatoire Botanique National de Mascarin
- La Sous-Préfecture de Saint-Pierre
- La Région Réunion
- Le Département de La Réunion
- La Mairie de Saint-Denis
- La Mairie de Salazie
- Le Diocèse de La Réunion
- L'Office de Tourisme Intercommunal du Nord
- La Société Immobilière du Département de La Réunion (SIDR)
- Le cabinet de notaires Lagourgue Bernard
- Michel Reynaud, architecte
- Jean-Michel Bossu, architecte
- Les propriétaires des maisons photographiées

Équipe de production ouvrage

Couverture : Imad Mansour
Infographie : Jean-François Février
PAO : Marie-Renée Talvy
Chef de projet : Jérôme Giovannoni
Responsable des éditions : Jean-Pierre Vial
Directeur de la publication : Bernard Januel

Crédit photos

Les Archives Départementales de La Réunion
Le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement de La Réunion
Le CRDP de La Réunion (photos réalisées par VIAL Jean-Pierre)
Le Musée Léon Dierx
Le Service du Patrimoine, de l'Architecture et de l'Urbanisme de La Réunion

HOARAU Patrick
LEVENEUR Bernard
PEYREBONNE Nicolas

Réf : 974B0241
ISBN : 9782845790780
Tous droits réservés
© CRDP de La Réunion
Graphica - Dépôt légal : 5044